



Peur sur le glacier

ARNALDUR INDRIDASON En Islande, une opération clandestine de l'armée américaine vire au drame.



FRANÇOISE DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

AU DEBUT des années 1980, Arnaldur Indridason, qui n'était pas encore le romancier à succès que l'on connaît aujourd'hui, a travaillé comme ouvrier sur la base militaire américaine de Keflavik, près de la capitale islandaise. Un monde à part, secret, irritant et captivant à la fois. Une vingtaine d'années plus tard, en écrivant son premier roman, c'est à la base qu'il pense et ce qu'il va écrire n'est pas vraiment très « friendly » pour l'ex-plus gros employeur du coin. Dans *Opération Napoléon*, on cherche vainement le gentil Américain ; il n'existe pas. Les forces spéciales de l'armée US venues retrouver cinquante ans après sa chute un bombardier de guerre allemand écrasé sur le Vatnajökull, glacier culte des Islandais, ne font pas de quartier. Tout témoin gênant sera éliminé. Ceux qui en font les frais sont d'abord de jeunes randonneurs locaux innocents qui passaient là par hasard. Ce qu'écrivait ensuite l'auteur est glaçant.



Arnaldur Indridason, maître du polar.
JEAN-CLAUDE ROSTOPIC / MARVARA / LE FIGARO

« Tout est imaginé. Quand j'ai écrit cette histoire, elle se terminait en 2005, ce qui était alors le futur », expliquait le romancier, qui était de passage à Paris dernièrement. Premier livre, donc, paru en 1999, avec cette volonté revendiquée de l'auteur de mettre alors un coup de pied dans le paysage éditorial islandais.

« Contrairement aux autres pays du Nord, l'Islande s'est toujours considérée comme une nation hautement littéraire et ne considérait pas d'un bon œil le roman noir. À cela il faut ajouter le fait que le pays, très isolé, a longtemps conservé une forme d'innocence, il ne se passait rien. Mais pour moi l'intérêt vient justement de là. Comme il ne se passe pas grand-chose, au lieu de chercher une tension extérieure, il faut en créer une à l'intérieur des personnages, plus psychologique, ce que j'ai fait par la suite avec ma série policière et le commissaire Erlendur. »

Opération Napoléon, roman de jeunesse, porte en germe ce qui fera plus tard le succès de cet auteur, sa capacité à intégrer dans une intrigue des éléments qui montrent la spécificité du petit pays à la nature fascinante et à la situation convoi-

tée. La psychologie des personnages, quant à elle, est juste esquissée. Cela viendra dans les romans suivants. On lit *Opération Napoléon* comme une curiosité, les explications de l'auteur en tête.

« Quand le pays est entré dans l'Otan et a autorisé la construction d'une base américaine, cela a allumé les discussions des années durant. La nation n'a jamais réussi à se mettre d'accord sur la présence américaine, qui a coloré la vie politique islandaise tout le temps qu'elle a duré, jusqu'en 2006. Ce n'était pas seulement des dissensions politiques mais aussi culturelles puisque la base, par le biais de sa radio et de sa télé, a diffusé du rock, des westerns, sa culture dans tout le pays. Certains ont critiqué son influence délétère sur la jeunesse ! »

C'est en hommage aux thrillers et aux romans d'espionnage américains dévorés durant sa jeunesse qu'Indridason a imaginé *Opération Napoléon*. Et si l'on découvre ce livre seize ans après sa parution, c'est parce qu'il est retraduit à partir de l'anglais. L'auteur trouvait en effet cette version meilleure que l'originale... ■



AU BONHEUR
DES LISTES
Rassemblées
par Shaun Usher,
traduit de l'anglais
par Claire Debru,
Éditions du Sous-Sol,
308 p., 36 €.

Énumérer, coûte que coûte

CURIOSITÉ Un florilège de listes signées par Hemingway, Lennon, Barthes ou Marilyn...

THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

APRÈS son fantastique *Au bonheur des lettres*, anthologie épistolaire particulièrement audacieuse, le Britannique Shaun Usher revient avec cette fois-ci un florilège de listes (125 au total) concoctées aussi bien par des écrivains, des artistes ou des comédiens que des hommes politiques, illustrations à l'appui. C'est tout à la fois sérieux, loufoque, curieux en diable, voire barge. Du côté des incongruités, on citera « Les huit sortes d'ivresse » du satiriste élisabéthain

Thomas Nashe ; les 35 effets indésirables de l'opium ; Scott Fitzgerald qui en 1926 s'amuse à conjuguer sur tous les modes et tous les temps le verbe « cocktailiser », sans oublier ses douze recettes de dinde. En 1877, Thomas Edison est bien à la peine pour nommer ce qui sera le « phonographe » : il dresse une liste d'une cinquantaine de néologismes, à partir du grec et du latin...

« Reste humain ! Vois des gens, sors, bois si tu en as envie. » Tel est l'un des onze commandements d'écriture gravés par Henry Miller en 1932. Un quart de siècle plus tard, juste après la sortie de *Sur la route*, Jack Kerouac donne trente

conseils aux écrivains en prose. Parmi ceux-ci : « Sois amoureux de ta vie », « Écrire dans la mémoire de la fascination de soi-même », « Croire en le contour sacré de la vie », « Sois le fou, le saint idiot de l'esprit ».

« J'aime, je n'aime pas »

En 1935, c'est Hemingway qui, depuis Key West, donne ses conseils de lecture à un jeune auteur, d'où émergent notamment *Les Buddenbrook* de Thomas Mann, *Le Rouge et le Noir*, *Les Frères Karamazov*, *Anna Karénine* et *Madame Bovary*, ces deux derniers également retenus par Edith Wharton. Pour leur

part, le photographe Walker Evans et l'écrivain James Agee affichent en 1937 leurs détestations et mépris respectifs, qui pour les intellectuels ou les livres sur le cinéma, qui pour Wagner ou « les artistes à succès qui se servent de la gauche pour assoir leur standing ». Peu de Français dans ce pot-pourri, mais le « J'aime, je n'aime pas » de Roland Barthes est bel et bien présent.

Ce panorama ne serait pas tout à fait complet sans la musique, avec la présence de Johnny Cash, du chanteur Captain Beefheart et de John Lennon. Et, pour finir, les bonnes résolutions de Marilyn Monroe pour l'année 1956... ■